Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 129 (1984)

Heft: 2

Artikel: Réflexions sur la neutralité, découlant d'un voyage d'histoire militaire en Norvège et au Danemark, tous deux envahis par les armées allemandes en 1940

Autor: Schaufelberger

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-348591

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Réflexions sur la neutralité, découlant d'un voyage d'histoire militaire en Norvège et au Danemark, tous deux envahis par les armées allemandes en 1940

D'après un texte en allemand du colonel EMG Schaufelberger, professeur d'histoire militaire à l'université de Zurich

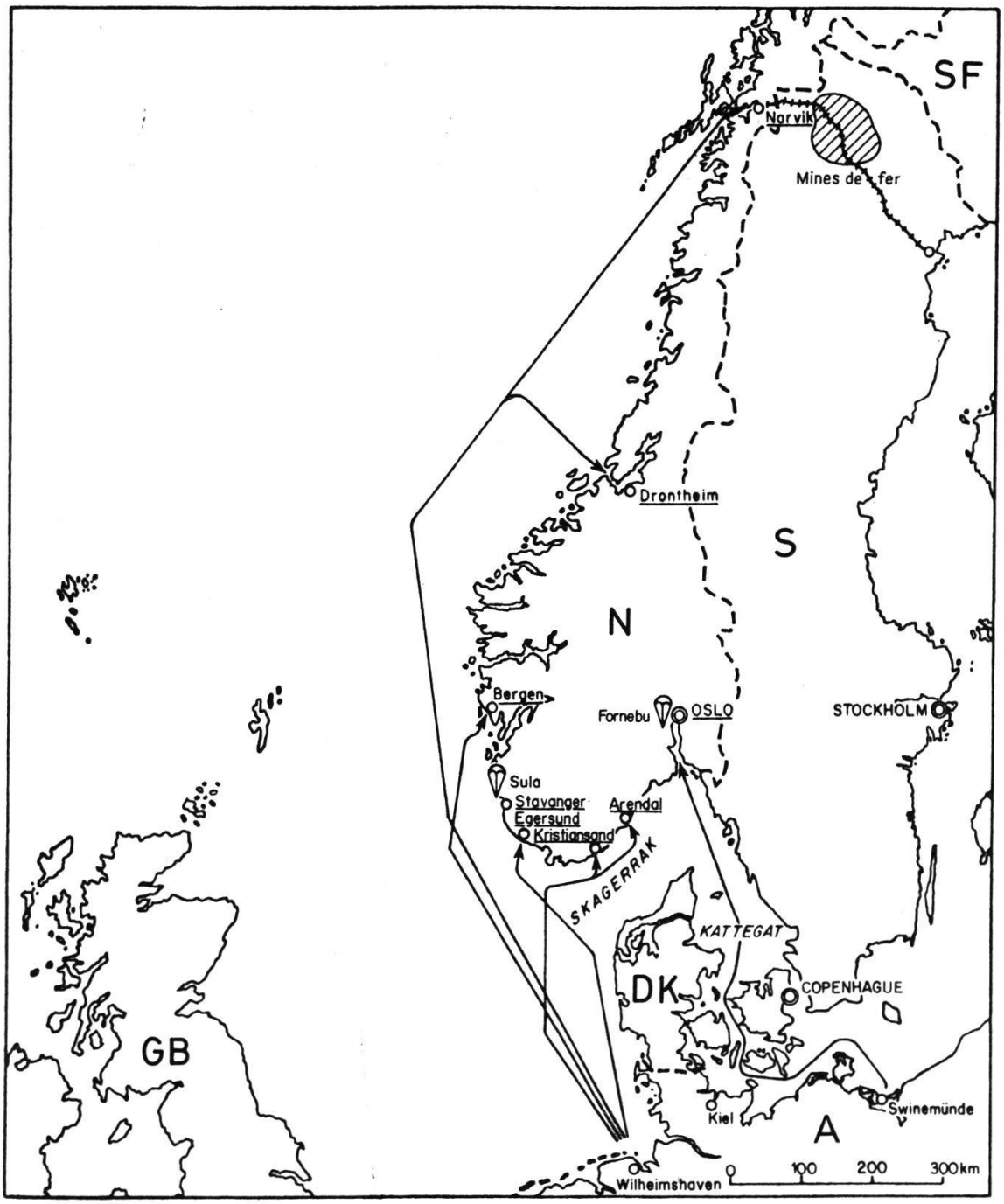
Avant-propos *La Société suisse d'étude de l'histoire militaire dans le terrain a organisé, en été 1982, un voyage consacré à l'invasion du Danemark et de la Norvège par les forces armées allemandes en avril 1940 (opération Weserübung). Le colonel Schaufelberger, cheville ouvrière de ce voyage d'étude, en a tiré des réflexions fort intéressantes. Elles pourraient inciter maints officiers romands à participer à l'une ou l'autre des excursions proches ou lointaines que la société propose pour 1984 (voir le programme figurant à la suite de cet article).*

Nous rendons compte ci-après de ces réflexions dans une adaptation française résultant d'une collaboration fructueuse et amicale entre l'auteur et le divisionnaire à d Denis Borel (Neuchâtel) également participant du voyage, que nous remercions tous deux tous deux vivement, ainsi que M. Frédéric Lutz (Genève) pour ses illustrations.

Le texte commence par une remise en mémoire succincte de Weserübung et une description du voyage 1982. Après des remarques d'ordre purement militaire, le colonel Schaufelberger se consacre essentiellement aux problèmes de la neutralité de la Norvège, aussi bien dans l'optique des Alliés que des Allemands et des Suisses. Il ne fait qu'esquisser l'attitude du Danemark car, s'agissant d'une neutralité quasiment désarmée, elle n'offre pas beaucoup d'intérêt pour les Suisses, et son échec n'a pas besoin d'être expliqué. La Suède n'ayant pas été englobée dans Weserübung, le colonel Schaufelberger n'en parle pas, mais on sait que les Allemands ont aussi examiné les avantages qu'il y aurait pour eux à pénétrer en territoire suédois. On est fondé à penser que la volonté de défense de Stockholm leur a paru dissuasive. Les Alliés aussi, quant à eux, ont plus ou moins sérieusement songé à mettre la main sur la région minière du nord de la Suède. Le colonel Schaufelberger a fondé son article sur une importante série d'ouvrages et de rapports publiés en allemand, en anglais et aussi en français dont un aperçu figure en fin d'article.

1. Aperçu de l'opération Weserübung, mainmise de l'Allemagne sur le Danemark et la Norvège en avril/mai 1940

1.1. Avant que ne soient soumises au lecteur les réflexions émises à titre personnel par l'auteur, il paraît utile de donner un aperçu des événements de 1939-1940 dans les pays nordiques, dans leur contexte global. Après avoir déclenché la deuxième guerre mondiale par une campagne éclair contre la Pologne, pour écraser ce pays de connivence avec l'Union soviétique,



Débarquements allemands du 9.4.1940

l'Allemagne avait ramené l'essentiel de ses forces vers le Rhin, pour les disposer face à la France. Tout le monde s'attendait à une offensive plus ou moins prochaine en direction de l'ouest. C'est donc à la surprise générale que les Allemands foncèrent subitement vers le nord en s'attaquant à deux Etats neutres de Scandinavie, le Danemark et la Norvège.

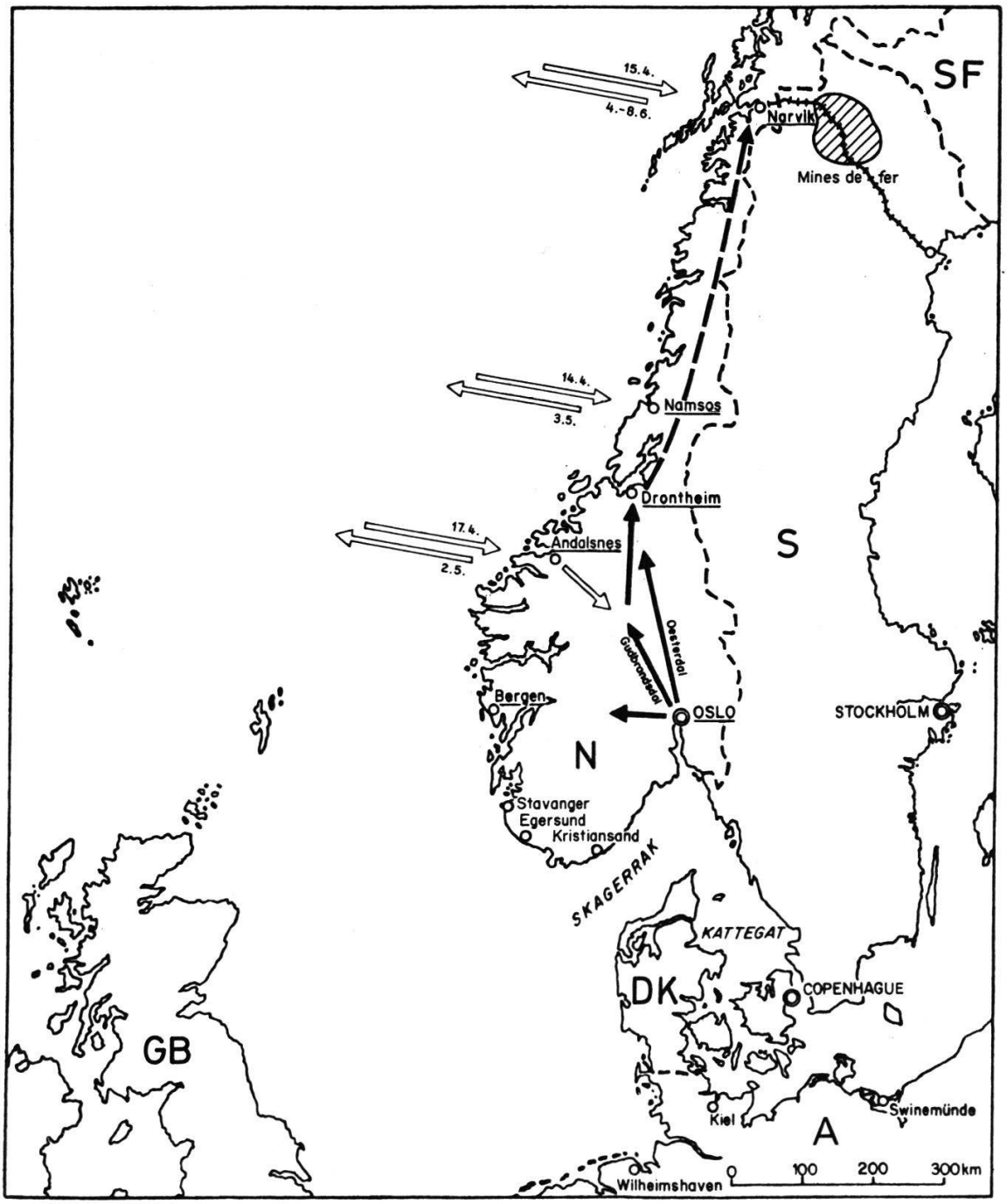
1.2. A l'aube du 9 avril 1940, des troupes allemandes, amenées par voie maritime et parfois par voie aérienne (ou arrivant par voie terrestre, en ce qui concerne le Jutland), s'emparèrent simultanément des principaux ports, de places d'aviation importantes et d'autres objectifs clés en territoires danois et norvégien.

Au Danemark, le roi accepta très rapidement l'ultimatum allemand. Il n'y eut donc presque pas de combats et l'occupation du pays se fit sans difficultés, si bien que l'aviation allemande put, le jour même, opérer contre la Norvège à partir de bases danoises.

En Norvège, en revanche, l'espoir allemand d'une mainmise sans combats ne se réalisa pas. Bien que surprises dans un dispositif de neutralité très peu étoffé et tout au début d'une mobilisation générale et, de plus, souvent sans être au clair sur la nationalité de l'agresseur, les forces armées norvégiennes offrirent en de nombreux endroits une certaine résistance aux débarquements. En effet, des bâtiments de la flotte, des batteries côtières, des unités de défense contre avions et quelques formations d'infanterie ouvrirent le feu, perturbant, mais pour quelques heures seulement, les opérations des troupes allemandes, gênées aussi par des conditions atmosphériques défavorables. Pourtant le 9 avril au soir déjà, les principales villes côtières étaient aux mains des Allemands (du nord au sud/sud-est: Narvik, Drontheim, Bergen, Stavanger, Egersund, Christiansand, Arendal et Oslo), tandis que des parachutistes dominaient les aérodromes proches de Stavanger et d'Oslo.

1.3. Par la suite, les Allemands entreprirent de pousser des forces par voie terrestre, surtout depuis Oslo, pour relier les unes aux autres les diverses têtes de pont. Cela fut malaisé en raison des difficultés du terrain, des conditions hivernales, des grandes distances à parcourir et du fait de la résistance de plus en plus forte des quelques troupes norvégiennes qui avaient réussi à mobiliser, et des forces anglaises puis françaises, bientôt débarquées en divers points en vue de reprendre Narvik et Drontheim et de pousser vers Oslo.

Dans la région de Drontheim, les Alliés échouèrent et furent bientôt amenés à rembarquer leurs forces sous les coups de l'aviation allemande. Dans le secteur de Narvik, les formations de montagne allemandes du général Dietl, renforcées des équipages de dix torpilleurs coulés par les Anglais dans les fjords du voisinage, durent faire face à des forces bien supérieures, norvégiennes, britanni-



Débarquements et replis alliés, poussées terrestres allemandes

N.B. La poussée terrestre allemande de Namsos vers Narvik a été davantage une performance physique qu'une aide à la garnison.

ques et françaises (comprenant d'ailleurs des bataillons polonais) aux ordres du général Béthouart. Les Allemands perdirent la ville et le port de Narvik et furent acculés à la frontière suédoise. Les Alliés semblaient donc en passe de remporter un succès important: couper la «route du fer» (voie ferrée menant des gisements du Norrland suédois à Narvik, l'acheminement vers un port du golfe de Botnie gelé pendant la moitié de l'année n'étant pas rentable). Mais c'est à ce moment-là que l'évolution dramatique de la bataille de France amena les Alliés à retirer leurs forces de Norvège, si bien que Narvik retomba pour cinq ans sous l'emprise allemande. Le commandant en chef des forces norvégiennes engagées aux côtés des Alliés capitula le 7 juin, sur ordre de son roi, lequel avait gagné l'Angleterre.

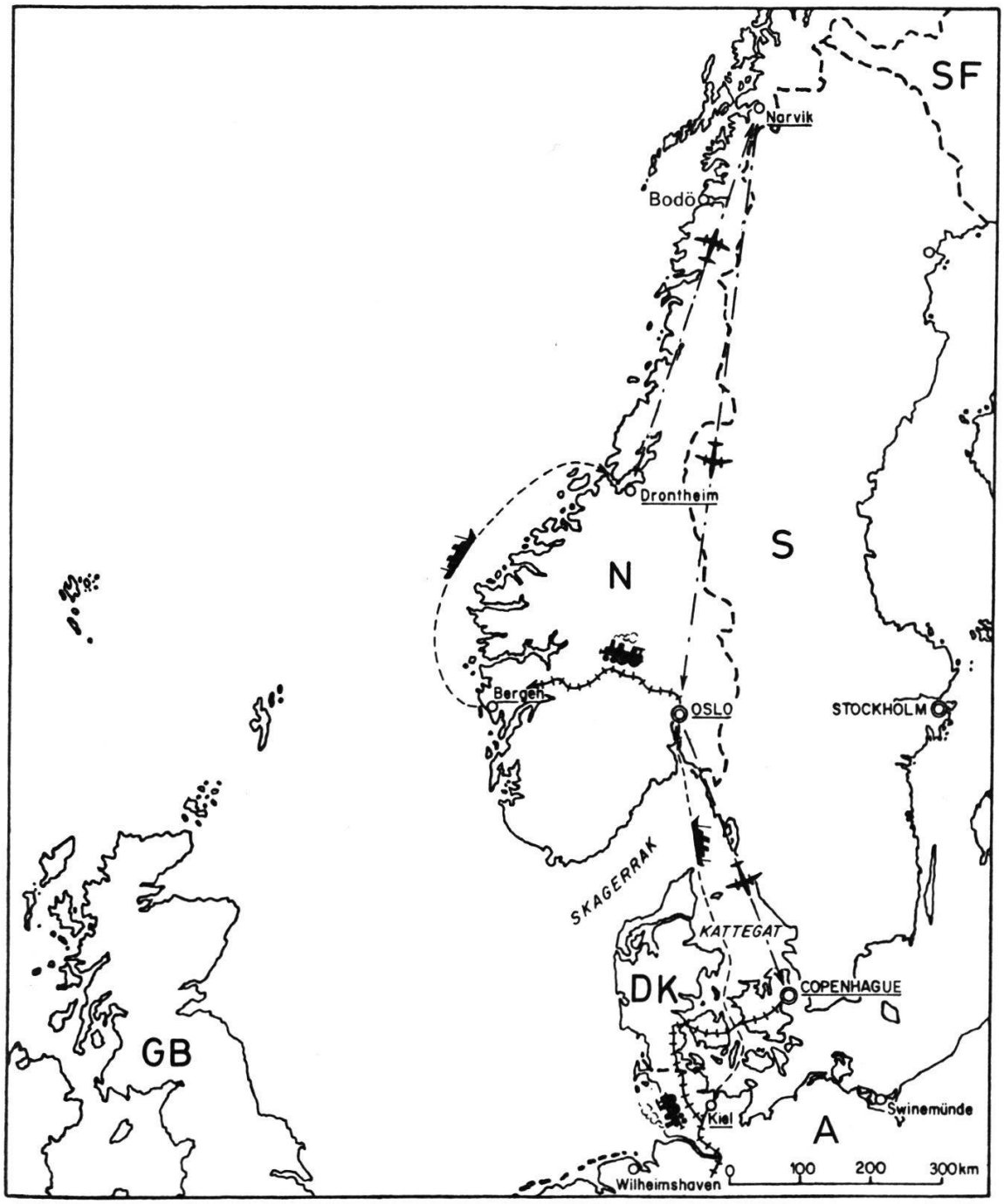
1.4. Les Allemands, qui avaient espéré que la Norvège n'offrirait pas de résistance à Weserübung, durent donc, en réalité, mener d'âpres combats qui leur coûtèrent près de 5600 soldats, 110 avions ainsi que 3 croiseurs, 11 torpilleurs et 6 sous-marins.

2. Préparation et déroulement du voyage d'étude

2.1. Le voyage a été préparé durant le semestre d'été 1982 dans le cadre de séminaires parallèles organisés par les universités de Zurich et de Bonn et terminés à Fribourg-en-Brisgau par une réunion commune où furent comparées les premières impressions retirées de l'examen de la documentation et définis les thèmes à traiter lors du voyage, ainsi que la manière de les aborder.

2.2. Le voyage se déroula du 21 au 31 juillet. Les 22 participants arrivés à Kiel par chemin de fer de Suisse et de Bonn ont accompli le périple suivant:

- Navigation de Kiel à Oslo, sur la route suivie par l'escadre allemande chargée de s'ouvrir le détroit menant à la capitale norvégienne et où une batterie côtière lui coula une grosse unité.
- Déplacement en chemin de fer d'Oslo à Bergen, itinéraire le long duquel eurent lieu des combats terrestres, et visite de la côte proche de cette ville où débarquèrent des troupes allemandes sous le feu sporadique de batteries côtières.
- Cabotage le long de la côte jusqu'à Drontheim pour apercevoir les fjords où débarquèrent les Britanniques chargés de reprendre Drontheim aux Allemands, ainsi que les accès maritimes à cette ville, forcés par une flottille allemande, et pour visiter l'arrière-pays où des troupes norvégiennes se battirent vaillamment.
- Vol, avec escale à Bodö (actuelle base stratégique principale de l'OTAN en Norvège du Nord) jusqu'à Narvik pour s'y faire une idée concrète, notamment à bord d'hélicoptères, du cadre (réseau de fjords étroits séparés par des hauteurs abruptes) où se déroulèrent les



Etapes du voyage d'étude

combats navals dramatiques entre Anglais et Allemands et les longues semaines d'opérations terrestres entre Allemands et Norvégiens, puis forces franco-britanniques.
- Vol de Narvik à Copenhague pour se rendre compte de l'étendue du théâtre des opérations.
- Visite de Copenhague et voyage en chemin de fer par l'île de Fionie vers et à travers le Jutland pour juger de la nature du territoire danois.

2.3. Les participants étaient tous passionnés d'histoire militaire, ce qui contribua à en faire un groupe bien soudé, malgré leurs origines et leurs «natures» fort différentes (il y avait des Suisses et des Allemands, des dames et des messieurs, des civils et des militaires – du sous-officier au commandant de corps –, des historiens chevronnés et de simples amateurs d'histoire). Cette diversité suscita d'ailleurs des discussions enrichissantes, chaque participant abordant les problèmes en fonction de sa spécificité.

2.4. La direction du voyage était assumée conjointement par les professeurs Walter Schaufelberger (Zurich) et Walther Hubatsch (Bonn), ce dernier étant d'ailleurs l'auteur d'un ouvrage exhaustif et faisant autorité sur le sujet traité.

La valeur du voyage fut accrue par la contribution importante, d'ordre historique et pratique, généreusement fournie par les autorités norvégiennes. Elles chargèrent des combattants de 1940 et des personnalités assumant aujourd'hui de hautes fonctions militaires et civiles de présenter des exposés dans les divers secteurs visités. Ces contacts sur le terrain permirent de concrétiser au mieux les impressions retirées des lectures.

2.5. En guise de conclusion, les participants au voyage se rencontrèrent à Fribourg-en-Brisgau quelques mois plus tard pour confronter à froid leurs impressions et convenir du contenu comme de la forme qu'ils désiraient voir donner à la collection de documents résultant de leur périple enrichissant (cette documentation a été déposée à la Bibliothèque militaire fédérale sous la cote DM 2314).

2.6. A titre de complément inespéré, certains participants eurent encore le privilège d'entendre à Zurich, au cours du semestre d'hiver 1982/83, l'historien norvégien Magne Skodvin, indisponible en été 1982, s'exprimer sur Weserübung dans l'optique norvégienne.

3. Considérations d'ordre purement militaire

3.1. A étudier Weserübung en détail et dans le terrain, tout Suisse trouve matière à réflexion sur les plans tactique et opératif. A entendre le récit des engagements ou de l'inaction des troupes norvégiennes aux premières heures des débarquements allemands dans une série de ports, on acquiert l'impression que, si les commandants des bataillons alors en service avaient disposé d'instructions claires en vue de telle ou telle hypothèse, s'ils avaient été incités à exercer certains engage-

ments types, et surtout si on les avait habitués à agir avec initiative, bien des débarquements se seraient soldés par des échecs.

3.2. Les combats menés par les troupes allemandes parties d'Oslo en étoile pour atteindre Bergen, Andalsnes et Drontheim sont pleins d'enseignements tactiques, comme aussi les procédés d'action des petites formations norvégiennes qui leur étaient opposées. A l'aise dans leur terrain et leur climat, ces dernières livrèrent, le long des axes, des coups de main souvent efficaces.

Il est surtout intéressant d'étudier dans le terrain la résistance dynamique du groupement de combat allemand chargé de dominer la région de Narvik face à une nette supériorité ennemie et presque sans aide extérieure: l'aviation ne pouvait guère l'appuyer, à peine le ravitailler et difficilement le renforcer en combattants parachutés; la voie maritime était coupée par les Anglais et la liaison terrestre avec la région de Drontheim quasiment impraticable.

Pleins d'enseignements sont aussi les combats offensifs des fantassins norvégiens, des chasseurs alpins français, des légionnaires et des chasseurs polonais, qui composaient la division du général français Béthouart chargé de s'emparer de Narvik, ce qu'il réussit à faire à fin mai.

3.3. Weserübung constituait pour la Wehrmacht une grande première en matière d'opérations combinées, navales, terrestres et aériennes. Au début, la marine assuma le rôle essentiel, puisqu'elle avait la charge d'amener des forces terrestres à bon port en dépit des réactions attendues de la puissante Navy britannique et de celles, possibles, des forces norvégiennes de défense côtière.

La mainmise subséquente sur l'ensemble du territoire norvégien – conquête, puis occupation – incombait à l'armée de terre. L'aviation avait la mission de couvrir et d'appuyer l'ensemble des opérations sur mer et sur terre: couvrir les embarquements et les mouvements, appuyer les mises à terre et les actions terrestres, amener des renforts, contribuer au soutien logistique. Son rôle était donc déterminant de bout en bout.

On attribue volontiers à la supériorité aérienne allemande le fait que les forces navales britanniques n'aient pas osé s'opposer aux débarquements allemands. Il est vrai que l'on pensait que les Anglais étaient convaincus du fait que, sans supériorité aérienne, la maîtrise des mers était impossible. Les Britanniques n'ont effectivement pas cherché la confrontation aéro-navale au déclenchement de Weserübung et leurs grosses unités n'ont subi que peu de pertes du fait d'attaques de la Luftwaffe.

On est cependant fondé à penser que, si la Home Fleet n'est pas apparue massivement, on le doit surtout à l'effet de surprise obtenu par les Allemands: les Alliés ont commis toutes sortes d'erreurs d'appréciation sur les intentions et les possibilités

d'action de leurs adversaires; il en est résulté des hésitations malencontreuses, pour ne pas parler d'inaction, de la part du haut commandement, dont les historiens britanniques et français, tels Liddell Hart et Cartier, ne font pas mystère. On est donc fondé à affirmer que, à propos de la Norvège, la dynamique allemande a triomphé de l'inertie alliée.

4. La neutralité de la Norvège dans l'optique alliée

4.1. La Norvège, comme le Danemark – et la Suède aussi d'ailleurs –, étaient des Etats neutres en 1939. Ils s'efforçaient de ne pas être mêlés à la guerre qui venait d'éclater en Europe, et menaient, chacun à sa manière, la politique de neutralité qui semblait devoir être efficace. Un Suisse peut penser, à première vue, que la situation géopolitique excentrique de ces trois pays leur donnait de meilleures perspectives de paix qu'à son propre pays situé entre les principaux antagonistes d'alors. A y regarder de plus près, on s'aperçoit que les parties au conflit portèrent, après la déclaration de guerre, un intérêt stratégique croissant à la région scandinave. La Suède réussit à rester en dehors du conflit; le Danemark n'y fut impliqué que parce que les Allemands avaient besoin de ses bases aériennes et navales pour conquérir et tenir la Norvège. Consacrons-nous désormais essentiellement à cette dernière.

4.2. Le prestige des Alliés avait énormément pâti du fait qu'ils avaient laissé succomber la Pologne, dont ils avaient pourtant garanti l'indépendance, sans l'aider aucunement. Leur passivité et leur attentisme étaient peu propres à leur garder la confiance de ceux qui n'étaient *pas* portés a faire dépendre leur sort des Allemands.

En raison de leur infériorité militaire, il était hors de question pour les Alliés de lancer une offensive directe contre l'Allemagne. Ils en étaient donc réduits à recourir à une stratégie indirecte: mener des actions économiques et diplomatiques, militaires aussi, au besoin, mais ces dernières seulement dans des régions périphériques. C'est pourquoi ils songèrent à des opérations contre la Scandinavie. Ils imaginaient que, en privant l'Allemagne du minerai de fer suédois, ils pourraient obtenir un effet stratégique décisif: cela pouvait faire basculer les Etats scandinaves dans le camp allié, alors que d'éventuelles réactions allemandes se heurteraient à des difficultés opératives et tactiques déterminantes.

4.3. Les plans d'action alliés, tels qu'ils nous sont actuellement connus, relevaient de deux conceptions, l'une «minimale», l'autre «maximale». La solution minimale devait permettre de couper la route du fer au moyen de champs de mines le long des côtes norvégiennes. La solution maximale consistait à répondre aux demandes d'aide venant de la Finlande attaquée par les Russes, en débarquant des forces d'intervention dans le nord de la Norvège, pour les engager en soutien

des troupes de Mannerheim et, en passant, pour se rendre maîtres de la région minière suédoise toute proche.

Les historiens divergent d'opinion à propos de la solution que les Alliés avaient en définitive choisie et qu'ils s'apprêtaient à déclencher au moment où les Allemands lancèrent leur Weserübung. Hubatsch est d'avis que les Alliés et les Allemands se sont livrés à une longue course de vitesse pour la mainmise sur la Scandinavie; il croit pouvoir dire que les troupes alliées se sont embarquées le 7 avril pour réaliser la solution maximale. Toutefois, l'examen des sources anglaises et françaises, auxquelles on a pu accéder récemment, amène plutôt à penser que les Alliés ont sans cesse balancé entre les deux solutions et plusieurs fois entamé, puis interrompu des préparatifs concrets. Les interruptions découlèrent notamment, en janvier 1940, d'informations sur un déclenchement imminent de l'offensive allemande vers l'ouest, puis, mi-mars, de la fin des hostilités en Finlande; il faut ajouter les ordres et contre-ordres reflétant les divergences de vues au sein des gouvernements et des états-majors alliés. Ceux-ci n'avaient pu finalement s'entendre que sur la solution minimale, qu'ils mirent à exécution le 8 avril dans les eaux norvégiennes. Le peu qui restait des forces terrestres antérieurement rassemblées en vue de la solution maximale abandonnée, et restées à bord de navires, n'était plus prévu que pour répondre à une improbable ou tout au plus faible réaction allemande aux minages alliés (c'est en tout cas la thèse de Skodvin).

4.4. Quelles que soient les thèses soutenues, il appert que le fait que les trois Etats scandinaves se soient déclarés neutres n'était nullement suffisant pour faire renoncer les Alliés à intervenir militairement sur leur territoire, s'ils y voyaient un avantage stratégique évident. Il est vrai pourtant que Londres, pour ne pas se mettre à dos d'autres Etats neutres et les pays du Commonwealth, tenta d'obtenir à l'amiable, de la Norvège et de la Suède, le droit de faire passer à travers leurs provinces nordiques les forces destinées à appuyer les Finlandais. Churchill professait quant à lui que, quand il s'agit de mener une guerre globale pour faire triompher le droit et la liberté de l'ensemble des peuples, une entorse passagère au droit des gens peut se justifier, si elle promet un pas décisif vers la victoire.

Les Français étaient encore moins soucieux que les Anglais de respecter la neutralité des Etats scandinaves, si cela leur permettait de créer une diversion obligeant les Allemands à prélever des forces sur celles qu'ils avaient amassées face à la France. Paris esquissa même des plans aventureux (dont un débarquement à Petsamo, alors finlandais) et fit des promesses trompeuses pour inciter Helsinki à prolonger la résistance, et cela au risque d'un conflit armé avec l'Union soviétique.

4.5. L'historien français Kersaudy résume ce qui précède en disant que les

Français promettaient plus qu'ils ne pouvaient faire, et que les Anglais hésitaient à engager ce dont ils disposaient. Les divergences d'intérêts entre les Anglais, qui voulaient couper une route maritime, et les Français, désireux d'ouvrir un second front, freinèrent assurément bien davantage les décisions stratégiques que le souci de respecter la neutralité norvégienne.

5. La neutralité norvégienne vue de Berlin

5.1. Sitôt après la liquidation de la Pologne, l'Allemagne ne songea plus qu'à en découdre avec ses adversaires principaux, la France et la Grande-Bretagne. Du moment qu'elle pouvait, sans problème, se ravitailler en minerai de fer suédois par Narvik et le littoral norvégien, elle ne voyait pas d'intérêt à distraire une partie de ses forces pour les engager dans les régions nordiques.

Les grands chefs de la marine, les amiraux Raeder et Dönitz, avaient toutefois signalé plusieurs fois à Hitler l'avantage qu'il y aurait à opérer à partir de bases norvégiennes pour s'attaquer à l'Angleterre. Ils ne semblent guère avoir réussi à éveiller l'intérêt du Führer pour leurs vues stratégiques. On ne sait d'ailleurs pas non plus si Rosenberg, l'inspirateur de l'expansion pangermanique, faisait valoir des plans comportant une emprise sur la Scandinavie.

5.2. On constate en tous cas que, dans les premiers mois de la guerre, la politique allemande fut conforme à la déclaration de garantie de son intégrité qu'elle avait faite à la Norvège. Cette garantie valait tant qu'une puissance tierce ne la violerait pas; or, c'est justement cette éventualité qui devint de plus en plus vraisemblable. Divers incidents survenus dans les eaux territoriales norvégiennes donnèrent l'impression à Berlin qu'Oslo n'était pas déterminé à vraiment faire respecter sa neutralité et se permettait même d'y faire des entorses au bénéfice des Alliés. Ce fut le cas notamment lorsqu'un bâtiment de guerre anglais aborda, sans provoquer de réaction norvégienne, un navire de ravitaillement allemand, l'*Altmark*, réfugié dans un fjord, et délivra les équipages de cargos alliés coulés par des sous-marins, qui s'y trouvaient prisonniers. L'Allemagne perçut aussi l'écho de plans d'action des Alliés contre la Scandinavie, que l'on évoquait d'ailleurs publiquement dans les milieux politiques de Paris et de Londres; elle fut donc amenée à se prémunir de menaces non plus seulement contre ses axes de ravitaillement en fer, mais contre le territoire allemand à partir de la Scandinavie où des forces alliées pouvaient chercher à prendre pied.

Hitler, que n'entravaient ni les hésitations de conseils de guerre, ni les scrupules moraux, décida d'agir. Le 2 avril, il ordonna d'exécuter l'invasion de la Norvège et du Danemark, conformément aux plans Weserübung qu'il avait approuvés le 1er mars. Les navires de ravitaillement prirent aussitôt la mer et, le 7 avril, des escadres de

bâtiments de guerre bourrés de troupes à débarquer partirent à leur tour.

Il est malaisé de savoir avec certitude dans quelle mesure Weserübung fut simplement une action préventive dans le cadre d'une stratégie globalement défensive ou aussi, et même plutôt, la manifestation de la volonté d'expansion nationale socialiste dans la ligne du romantisme germanique et du caractère de Hitler. Il est cependant patent que les Allemands pouvaient avoir des raisons de craindre une emprise alliée sur la Scandinavie.

6. Point de vue suisse sur la neutralité de la Norvège

6.1. La Norvège a certes résisté aux Allemands, qui n'ont donc pas pu l'occuper sans coup férir. Il n'en reste pas moins que cet Etat, qui se voulait neutre, n'a pas réussi à se préserver de la guerre. Comme les Norvégiens, les Suisses espèrent rester à l'écart des conflits armés, mais sont prêts à se battre pour l'indépendance de leur pays si l'étranger ne respecte pas leur neutralité déclarée et formellement reconnue. Ils sont donc portés à examiner sérieusement si leur neutralité armée serait plus dissuasive que celle de la Norvège en 1940. L'étranger avait-il des raisons de penser que les autorités norvégiennes ne resteraient pas vraiment neutres dans leur attitude envers les parties au conflit et que leurs forces armées ne seraient pas en mesure de s'opposer avec succès à des violations de territoire? Les Alliés, comme les Allemands, étaient-ils donc fondés à espérer qu'ils pourraient faire basculer la Norvège dans leur camp?

6.2. Comme la Suisse, la Norvège n'avait pas connu de guerre depuis quelque 150 ans mais, à la différence de la première, elle ne craignait guère, à l'origine, d'être entraînée dans celle que la montée du national-socialisme allemand faisait pressentir et qui éclata en 1939.

Les Norvégiens considéraient comme un axiome l'impossibilité d'envahir leur pays pour qui ne détenait pas la maîtrise des mers. Or, les Allemands ne l'avaient pas; on n'avait donc rien à craindre d'eux.

Quant aux Anglais, on pensait, à Oslo, qu'ils n'avaient simplement pas de raisons de s'attaquer à la Norvège. Initialement, les autorités de cet Etat manifestèrent donc nettement leur volonté de mener une politique de neutralité conforme au droit des gens. Toutefois, la sympathie de ce pays de marins (dont la flotte se plaçait au 4e rang mondial quant au tonnage) allait naturellement à l'Angleterre, et le désir de rester en bons termes avec cette grande puissance navale était primordial pour lui.

6.3. La politique de neutralité de la Norvège devint donc d'autant plus difficile et délicate que c'est précisément de Londres et de ses alliés, et non pas de Berlin, qu'émanèrent peu à peu des pressions croissantes.

Dans la période décisive de début avril, le Gouvernement d'Oslo était essentiellement préoccupé par la tension découlant de divers incidents

provoqués par les Britanniques et ne s'imaginait guère menacé d'une invasion allemande. C'est ce qui peut expliquer que, au moment où celle-ci survint, les forces norvégiennes n'étaient pas prêtes au combat. Seule une fraction modeste de l'ensemble des moyens militaires était en service et elle ne paraît pas s'être trouvée dans un degré élevé de préparation à l'action. L'alerte et la mobilisation générale de l'armée, formée essentiellement de troupes de milice, ne furent ordonnées que peu d'heures avant les premiers débarquements allemands, et encore on crut passagèrement, dans les états-majors, qu'il ne s'agissait que d'une mobilisation partielle. La levée des troupes commencée dans la confusion, puis perturbée par l'action allemande, échoua donc presque complètement, sauf tout au nord du pays.

6.4. Les forces armées norvégiennes auraient-elles pu mener une défense efficace, si elles avaient réussi à mobiliser et à se mettre en place dans l'ordre? A lire les avis concordants d'organes officiels, dont celui de la commission chargée par le gouvernement, en 1945, d'examiner l'état de la défense du pays en 1940, les préparatifs en vue d'une guerre éventuelle étaient insuffisants dans de nombreux domaines. Dans le rapport de 1947 de cette commission, les forces armées sont qualifiées de très faibles, pauvrement armées, bien peu aptes à s'opposer à des violations de territoire et incapables d'arrêter une invasion généralisée.

Le haut commandement allemand estimait aussi, dans un opuscule rédigé peu avant l'invasion, que les forces armées norvégiennes ne pouvaient représenter un adversaire gênant. Il qualifiait le corps des officiers de vieilli, de peu motivé et d'un niveau intellectuel modeste. Il disait que les trois quarts d'entre eux ne pratiquaient le métier militaire que pendant les trois mois d'été consacrés à la formation de base des recrues (avec des résultats appréciables cependant); le reste du temps, ils exerçaient d'autres professions. Quant aux sous-officiers de carrière, leur qualité laissait à désirer. Il y avait pénurie d'uniformes, d'équipements, d'armes, de munitions et de crédits pour rattraper ces retards matériels dans un délai de quelques mois. Berlin pensait toutefois que l'aptitude des formations de milices mises sur pied à tour de rôle pouvait s'accroître au cours de l'année 1940. On leur concédait donc l'aptitude à remporter quelques succès défensifs devant un adversaire ne disposant pas d'une évidente supériorité. Il n'en fallait pas moins, estimait Berlin, se rendre compte du déséquilibre patent entre l'immensité du territoire et l'effectif global modeste des forces armées.

6.5. Les participants au voyage d'étude de 1982 ont pu, à entendre les exposés très francs présentés sur le terrain des opérations, comprendre de façon saisissante dans quelles tristes conditions, morales et matérielles, se sont trouvées les troupes norvégiennes

en avril 1940. Ainsi, le chaos qui régnait dans la région de Drontheim à la suite des débarquements allemands et du manque de liaisons avec le gouvernement et l'état-major général eut pour résultat que l'on ne put mobiliser que quelques formations éparses, au lieu de la grosse division à quatre régiments prévue. Ainsi, la garnison d'un ouvrage d'artillerie côtière de Bergen, affaiblie par des congés, malhabile à utiliser des canons qui n'avaient d'ailleurs pas tiré un seul coup depuis des décennies, trompée par les signaux apaisants de bateaux entrant en rade de Bergen (étaient-ils allemands ou anglais?), finit par ouvrir le feu tardivement, mais sans efficacité, une des pièces tombant en panne, et se fit bientôt «cueillir» par une compagnie allemande, qui n'eut pas à affronter de défense rapprochée digne de ce nom.

6.6. Il convient maintenant d'examiner les responsabilités du pouvoir civil. Le parti social-démocrate était au pouvoir depuis 1935. Tant qu'il avait été dans l'opposition, il avait toujours combattu l'organisation d'une défense puissante. Arrivé au gouvernement, il avait dû, comme cela arrive aux partis à vocation pacifiste de tous les pays dès le moment où ils assument des responsabilités, accepter de pourvoir à la défense du pays, mais il le fit sans s'engager à fond, et notamment sans chercher à combattre le penchant pacifiste assez répandu dans le peuple. Il n'améliora d'ailleurs pas la rémunération des officiers, ce qui est un indice du manque de prestige social de cette catégorie de serviteurs de l'Etat.

Après la surprise stratégique de 1940, on eut tendance, en Norvège, à attribuer toutes les fautes au traître Quisling, considéré comme un valet des Allemands. Aujourd'hui, on sait toutefois que ces derniers ne firent pas grand cas de ce personnage et ne l'informèrent même pas de leurs préparatifs d'invasion. De nos jours, personne n'élude plus la responsabilité entière du gouvernement pour l'impréparation militaire du pays. Il est d'ailleurs évident que celle-ci était de nature à réduire la marge de manœuvre d'Oslo en matière de politique de neutralité et d'indépendance et à l'inciter à plutôt spéculer sur une aide extérieure. Comme la Norvège ne pouvait et ne voulait guère envisager qu'une aide britannique, elle était en peine de manifester une attitude vraiment neutre, crédible pour les Allemands. Oslo ne pouvait donc, en raison de sa faiblessse militaire, escompter que sa proclamation de neutralité suffirait à protéger le pays. Les choses se seraient peut-être passées autrement si un agresseur potentiel avait acquis l'impression qu'il se heurterait à une Norvège décidée à se battre et dotée à cet effet d'une armée puissante, bien instruite, entièrement mobilisée et maintenue à un degré élevé de préparation au combat. Les Alliés n'auraient pas craint que les Allemands s'engagent en Norvège et se seraient accommodés

des transports de minerai de fer de Narvik vers l'Allemagne, plutôt que de se frotter à des Norvégiens prêts à réagir vigoureusement.

Quant aux Allemands, on sait qu'ils ne pouvaient, pour s'assurer une supériorité décisive dans l'offensive prévue contre la France, prélever pour Weserübung plus de six divisions où seuls quelques régiments de montagne étaient des formations de première qualité. Ils n'étaient, d'autre part, pas en mesure de mettre à terre plus de deux bataillons dans chacun des ports lors de la phase initiale. L'éloignement de Narvik empêchait aussi leur aviation d'appuyer les forces débarquant dans cette ville, alors que sa prise constituait l'élément stratégique essentiel de l'engagement en Scandinavie.

Si donc la Norvège avait paru décidée et apte à tirer parti de ce terrain partout si coupé et propice à une défense active fondée sur des destructions et des minages, qui a impressionné les participants au voyage de 1982, il n'est pas exclu que Hitler aurait renoncé à tenter Weserübung.

7. La neutralité du Danemark

La politique de neutralité du Danemark ne présente guère d'intérêt pour des Suisses, car ni le gouvernement ni la population de ce pays n'envisageaient d'offrir une résistance militaire sérieuse à une éventuelle agression allemande. Les Danois se souciaient de préserver leur pays aussi longtemps que possible de la guerre, ce qui, vu le rapport des forces, ne leur paraissait possible qu'en entretenant de bons rapports avec l'Allemagne. On trouve d'ailleurs la phrase révélatrice suivante dans un document de février 1940 émanant du service de renseignements de la Wermacht: «Le Gouvernement danois tient à prouver sa loyauté envers l'Allemagne en ne fortifiant pas ses frontières.» Les Allemands n'avaient donc pas lieu de craindre que Weserübung se heurterait à une résistance militaire en territoire danois.

Les Danois ont dû endurer une pénible occupation de plus de cinq ans pendant laquelle, curieusement, ni leur gouvernement ne renonça formellement à la neutralité du pays, ni la Grande-Bretagne ne songea à la contester.

La politique de non-violence pratiquée par le Danemark en 1940 est volontiers citée comme modèle par les agités du pacifisme actuel. On peut leur rétorquer que, si les Danois avaient été vraiment satisfaits de l'expérience vécue de 1940 à 1945, ils n'auraient pas eu de motif pour opter ensuite en faveur d'une défense forte.

8. Considérations finales

Le fait de se déclarer neutre et de mener une politique de neutralité ne suffit pas à préserver un Etat de la guerre, quand son territoire représente un enjeu stratégique pour des puissances étrangères, car celles-ci agissent toujours en fonction de leurs intérêts

et ne s'érigent en vertueux protecteurs d'une neutralité que quand cela leur est utile.

Pour être crédible et respectée, la neutralité doit être étayée par la volonté d'un peuple et l'aptitude de son armée à empêcher un agresseur éventuel, même puissant, de réaliser son but de guerre. La Norvège et le Danemark n'y sont pas parvenus et les musées militaires qu'on y rencontre témoignent des effets tragiques d'une occupation et de l'efficacité trop rarement déterminante de «résistants», même héroïques.

Les Suisses n'ont pas à condamner ces pays, qui ont d'ailleurs su tirer les leçons de leurs malheurs. Ils se sentent toutefois confortés dans leur conviction qu'ils doivent tout faire afin que leur peuple et leurs autorités persistent dans leur détermination à poursuivre sans faiblir, en temps de paix apparente aussi, les efforts permettant de disposer d'une armée dissuasive, même aux yeux d'Etats puissants. Mais pour être dissuasives, il faut que les parties de notre armée levées pour la protection de la neutralité soient vraiment prêtes à s'engager rapidement. Or, le voyage de 1982 en Norvège a porté maints témoins du service actif 1939-1945, parmi les participants suisses, à éprouver une inquiétude rétrospective au souvenir de l'insouciance, comparable à celle des unités norvégiennes, qui régnait alors dans certaines troupes de notre armée et les exposait à de tragiques surprises. Les Norvégiens d'aujourd'hui ne sont pas prêts d'oublier ce que leur coûtèrent celles de 1940.

9. Bibliographie

9.1. Source dont sont extraites des citations

«Die Wehrmacht Schwedens, Norwegens und Dänemarks (Stand Februar 1940)». Rédigé par le haut commandement de l'armée, OQuIV, sect. Armées étrangères de l'est (II b), N° 1121/40 (secret), Berlin, février 1940. Manuscrit dactylographié se trouvant aux archives fédérales et militaires à Fribourg-en-Brisgau.

9.2. Ouvrages utilisés

- François Bédaria *La stratégie secrète de la drôle de guerre,* Paris 1977.
- Raymond Cartier, *Der Zweite Weltkrieg,* vol. 1, Munich 1967.
- Thomas Kingston Derry, *The campaign in Norway. History of the Second World War,* United Kingdom Military Series, Ed. J.R.M. Butler, Londres 1952.
- Alfred Ernst, *Die Bereitschaft und Abwehrkraft Norwegens, Dänemarks und der Schweiz in deutscher Sicht.* Dans *Neutrale Kleinstaaten im Zweiten Weltkrieg.* Ecrits de la «Schweizerische Vereinigung für Militärgeschichte und Militärwissenschaften», cahier 1, Münsingen 1973.
- Basil Liddell Hart, *Geschichte des Zweiten Weltkriegs,* vol. 1, Düsseldorf - Vienne 1972.
- Walther Hubatsch, *«Weserübung». Die deutsche Besetzung von Dänemark und Norwegen 1940.* Etudes et documents sur l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, édités par le «Arbeitskreis für Wehrforschung», vol. 9, 2e éd., Göttingue 1960.
- Walther Hubatsch, *Polenfeldzug, sowjetisch-finnischer Winterkrieg, die Besetzung Skandinaviens.* In: *Der Zweite Weltkrieg, Bilder – Daten – Dokumente,* Gütersloh 1968.
- François Kersaudy, *Stratèges et Norvège 1940. Les jeux de la guerre et du hasard,* Paris 1977.
- Klaus A. Meier et Bernd Stegemann, *Die Sicherung der europäischen Nordflanke.* In: *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg,* édité par le «Militärge-

schichtliches Forschungsamt», vol. 2, Stuttgart 1979.
- O.U. Munthe-Kaas, *The Campaign in Norway in 1940*. In: *Revue internationale d'Histoire militaire*, N° 47, 1980.
- *The Great Powers and the Nordic Countries 1939-1940. Scandinavian Journal of History*, publié sous les auspices des associations d'histoire du Danemark, de Finlande, de Norvège et de Suède (1977), vol. 2, N° 1-2 (avec des contributions de O. Riste, F. Bédaria, D. Dilks, O. Karup Pedersen, H.D. Loock, E. Lönnroth, T. Polvinen, M. Skodvin, P.A. Zhilin).
- Fridolin Wichser, *«Weserübung» – La Scandinavie dans la stratégie alliée*. Travail du Séminaire historico-militaire de l'Université de Zurich, semestre d'été 1982 (inédit).

Communiqué

Programme 1984 de l'AEHMT

(Association pour l'Etude de l'Histoire Militaire dans le Terrain)

1. Genève, la Savoie et la Confédération
   25-27 mai
2. 40e anniversaire du débarquement allié en Normandie
   28 mai - 2 juin
3. «Le Schleswig-Holstein entouré de mers», les mouvements de libération 1848-1850 et 1864
4. «Les cosaques au Gothard», sur les traces de Suworow, la Suisse centrale, Glaris et les Grisons
   25-28 août
5. Sur les traces de la guerre de Sécession aux USA
   17 septembre - 2 octobre
6. Batailles de la «Grande Guerre patriotique» en URSS
   7-19 octobre
8. A Grandson le butin, à Morat le courage (les guerres de Bourgogne)
   8-10 octobre

Programmes détaillés, frais, inscriptions auprès de
GMS, case postale, 8022 Zurich, Pfingstweidstr. 31A